

# dial

## diffusion de l'information sur l'Amérique latine

43 TER, RUE DE LA GLACIÈRE - 75013 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 43.36.93.13 - FAX. (1) 43.31.19.83

Hebdomadaire - n° 1797 - 29 juillet 1993 - 5,50 F

En raison des congés d'été, le prochain document DIAL paraîtra le 2 septembre

### D 1797 PÉROU: RITES RELIGIEUX DES ANDES

La religiosité populaire est une dimension culturelle de l'identité des populations indiennes de l'altiplano péruvien (cf. DIAL D 1224). Nous en donnons ici deux illustrations supplémentaires. La première est la procession du "Taytacha Temblores" dans la ville de Cusco, au nom évocateur des tremblements de terre. La seconde est le pèlerinage du "Taytacha Qoyllur Rit'i" au glacier Ccolquepunco du mont Sinakara, dans la région de Cusco. Textes extraits de la revue *Pastoral Andina*, respectivement de janvier/mars 1993 et de juin/juillet 1991.

Note DIAL

I -

### "TAYTACHA TEMBLORES" LE SEIGNEUR-DES-SECOUSSES

par Luis Nieto

Il y a deux processions dans lesquelles le peuple du Cusco met toute son âme et sa ferveur religieuse: l'une, solennelle et impressionnante, celle du Seigneur-des-Secousses le Lundi-Saint; l'autre, festive et colorée, celle de la Fête-Dieu aux jours du solstice d'été.

D'après la tradition, l'effigie du christ en croix a été donnée au Cusco par l'empereur Charles Quint. Elle a été connue, jusqu'avant le tremblement de terre de 1650, sous le nom de Christ de la Bonne Mort. Après les terribles secousses de cette époque qui ont détruit les églises, les palais, les maisons de maître et les habitations de la ville, le christ en croix miraculeux qui avait calmé la furie des éléments déchaînés a reçu le nom de Seigneur-des-Secousses et est entré pour toujours dans le coeur des habitants du Cusco.

Un chroniqueur anonyme rapporte ainsi les événements de ce fatidique jeudi 31 mars 1650: "A une heure et demie de l'après-midi une secousse ébranla la ville le temps de trois *credo*. Il y a eu ensuite, pendant tout l'après-midi et toute la nuit, quatre cents autres secousses qui ont provoqué une grande peur et bien des tribulations chez les habitants de la ville. Les rigueurs de la justice se sont apaisées avec l'intervention du Seigneur-des-Secousses, lequel a été exposé à la porte de la cathédrale trois jours durant."

Depuis lors, chaque 31 mars, la grande croix a été portée en procession à travers les rues du Cusco. Mais en 1741, la date de la procession a été changée et la dévotion au Seigneur-des-Secousses s'est faite le Lundi-Saint pour marquer le début des célébrations de la Semaine-Sainte.

D 1797-1/5

## Les préparatifs

Neuf jours avant la procession, conformément à une tradition qui se perd dans la nuit des temps coloniaux, commence à la cathédrale une neuvaine missionnaire de carême, avec messes accompagnées par les Chayñas, un chœur de femmes chantant des lamentations d'inspiration andine. Ces missions, qui ont pour caractéristique que les sermons sont faits en quéchua, se terminent le dimanche des Rameaux selon un rite débutant à trois heures du matin.

A cette heure de la nuit le tintement de la cloche Maria Angola fait venir à la cathédrale du Cusco des centaines de fidèles qui jouent des coudes pour trouver une place devant l'autel où se dresse la croix du Seigneur-des-Secousses. Sur le parvis de l'église des vendeurs nombreux proposent des rameaux et des croix en feuille de palme que les fidèles portent à bénir à la fin de la messe. Par la suite ces croix sont accrochées aux linteaux des portes de maison en signe de protection des foyers tout au long de l'année.

## La procession

Aux premières heures du Lundi-Saint, avant l'apparition du soleil, des groupes de fidèles avec des paniers parcourent les chemins en pente de Puquin, Senga, Picchu, Mama Simona et autres lieux montagneux qui entourent la ville de Cusco. Ils vont chercher le ñuqchu (1) dont les fleurs, en plus d'avoir le secret de ne pas se faner à la cueillette, exigent des cueilleurs qu'ils aient l'esprit bien disposé et la conscience nette.

Les paniers remplis de ces larmes écarlates sont accrochés aux colonnades de la porte principale de la cathédrale par laquelle, à quatre heures de l'après-midi, sortira la croix du Seigneur-des-Secousses. Les enfants et les jeunes qui se sont attachés aux colonnades avec des cordes pour ne pas tomber, prennent dans les paniers les pétales de fleurs et les lancent sur le Seigneur-des-Secousses, lequel leur offre en retour toutes sortes de bienfaits.

Pour la procession, le Christ Brun est décoré par les membres de la confrérie du Seigneur-des-Secousses. Sur son parcours long seulement de neuf pâtés de maisons qui commence à la porte de Carnes, passe par les rues Plateros, Siete Cuartones, Santa Teresa, Heladeros et Mantas, pour revenir ensuite sur la place d'armes et à la cathédrale, vingt-neuf groupes de porteurs se relaient pour avoir l'honneur de porter sur leurs épaules le brancard de la grande croix.

Dans la foule qui suit la procession, les autorités politiques et religieuses, les membres de la confrérie du Seigneur-des-Secousses et ceux d'autres confréries ont une place d'honneur. La procession se fait à pas lent et cadencé. Elle s'arrête au pied des balcons d'où sont alors lancées des fleurs.

Des pauses ont lieu dans les églises de Sainte Thérèse et de Notre-Dame de la Merci pour changer le suaire du Christ. Quand la procession revient sur la place d'armes, plus de trois heures se sont écoulées depuis le départ. La place est noire de plusieurs dizaines de milliers de fidèles.

Alors qu'il est sept heures du soir passé, dans un silence de plus en plus impressionnant, la grande croix arrive au pied de la cathédrale. Au même moment, le cercle doré de la lune se lève au-dessus des cimes du Pachatusan, derrière les tours de la cathédrale, donnant à la scène qui suit une beauté et une solennité inoubliables.

Le Seigneur-des-Secousses s'avance en un lent balancement jusqu'au milieu du parvis de la cathédrale, face au grand portail. Puis il se retourne vers les

milliers et milliers de fidèles qui, impressionnés, attendent la bénédiction. A cet instant, les voitures des pompiers stationnées depuis le matin à côté de l'église allument leurs projecteurs braqués sur la croix. La marée humaine serrée sur la place se met à genoux. Le Seigneur-des-Secourses se tournant vers la gauche, le milieu et la droite, bénit la multitude fervente abîmée dans les prières et les larmes.

L'énorme portail de la cathédrale s'ouvre tout grand. Et le Seigneur-des-Secourses, toujours tourné vers son peuple, pénètre à reculons dans la cathédrale, alors que les sirènes rugissent et que les cloches sonnent à toute volée, pour disparaître jusqu'à l'an prochain.

II -

"TAYTACHA QOYLLUR RIT'I"  
**LE SEIGNEUR-SPLENDEUR-DES-NEIGES**  
SEIGNEUR DE LA VIE

José Maria García sj

La vie est possible

Selon le calendrier liturgique chrétien, c'est au terme du temps de la Résurrection qu'est célébrée la fête du Seigneur-Splendeur-des-Neiges. Elle coïncide toujours avec le dimanche de la Sainte Trinité. Selon le calendrier paysan traditionnel, ce dimanche est celui des rites de fécondation des lamas et des alpacas dont les pratiques atteindront en août leur point culminant.

Tel est le point de départ de la fête du Seigneur-Splendeur-des-Neiges: le temps de ces festivités est celui de la vie. C'est le temps du Seigneur ressuscité, vainqueur de la mort, qui nous donne l'Esprit de vie dans la communion du Père. C'est le temps de la contemplation de la réalité profonde de la vie qui est désormais la nôtre.

Nous ne pensons pas que ce soit par simple coïncidence que la mentalité andine traditionnelle l'ait fait coïncider avec les pratiques de la fécondité puisque telle est la vie. Il s'agit ici du rite de la **Pachamama** - la Terre-Mère - créatrice, féconde, restauratrice d'unité. En face, par contre, il y a les pratiques pour se concilier les **Apus** - les esprits de la montagne - qui sont des agents désintégrateurs de l'unité. Dans cette double perspective, nous pouvons penser que le Seigneur-Splendeur-des-Neiges résout en quelque sorte la quadrature du cercle dans la mentalité andine. En effet, nous connaissons la dualité typique du monde andin. Une dualité qui se retrouve dans le Christ (sous ses différents vocables de "Seigneur de...") et dans la Vierge (sous ses nombreux vocables affectueux de "**Mamacha**-Bonne-Mère"). D'un côté, le masculin presque toujours punisseur, désintégrateur; de l'autre, le féminin comme bonté pure, restauratrice d'unité.

La fête du **Qoyllur Rit'i** rapproche les deux perspectives: la neige et la source du glacier, qui relèvent de la **Pachamama**, rejoignent le roc de l'**Apu** masculin, constituant ainsi le temps de la vie. Il en est de même avec la procession de la journée centrale du pèlerinage, quand le Christ et la **Mamacha** sortent de deux endroits différents pour venir à la rencontre l'un de l'autre en dessinant un cercle imaginaire et en se donnant mutuellement la bénédiction. La vie est possible et l'ordre social se trouve ainsi préfiguré.

Les attentes, les rêves et les désirs recréent la vie

Il faut ajouter au tableau l'image du Christ crucifié, celui qui recueille en sa personne toutes les situations de mort vécues par les pèlerins présents,

et qui leur accorde la vie. Ce n'est donc pas un Christ de la mort mais un Christ de la vie. Cette lecture se vérifie aussi dans le jeu du "j'achète-je vends" organisé dans un recoin de la montagne, à proximité du sanctuaire du **Qoyllur Rit'i**. Là, les rêves, les désirs et les attentes prennent corps et se font réalité: il y a celui qui achète un enfant, celui qui achète une maison, celui qui achète des brebis ou des lamas, etc. Il est curieux de constater que dans ce recoin de la montagne la sensibilité religieuse andine a fini, avec le temps, par installer une effigie de la **Mamacha**. Une fois encore la dualité se retrouve dans l'unité pour créer la vie.

Nous avons noté que les situations de mort vécues par les absents sont également présentées pour devenir source de vie. C'est ainsi que chaque groupe de danseurs, chaque "nation", présente sa demande pour recevoir la bénédiction du Seigneur de la vie, bénédiction qui sera transmise à chacune des populations représentées.

### L'ordre et le chaos

Ce qui vient d'être dit est le reflet de l'ordre du vivant. Une vie qui est en priorité à dimension communautaire. La fête n'est pas non plus étrangère au cycle annuel de la cosmovision paysanne. Si le carnaval et la Purification de la **Mamacha** constituent la fête des prémices de la récolte, **Qoyllur Rit'i** marque le début du cycle de la fécondation des troupeaux, dont la fin coïncidera avec la fête de l'Assomption de la **Mamacha**.

Quelqu'un qui venait pour la première fois à la fête du **Seigneur-Splendeur-des-Neiges** me faisait remarquer que derrière un désordre apparent il y avait en réalité un ordre strict. En effet, rien n'est laissé au hasard. Tous les groupes ont leur ordonnancement auquel chacun doit se conformer. Ce sens de l'ordre est inhérent à la mentalité andine. L'ordre, c'est la vie. Le désordre, c'est la mort. Tous les symboles qui se trouvent dans les danses, les rites et les cérémonies correspondent à un ordre fondamental: celui du vivant. C'est toute la vie et toute l'histoire d'un peuple qui sont ainsi symboliquement restaurées.

Il est intéressant de souligner qu'un tel ordre du vivant n'est pas une émanation de l'Eglise, mais qu'il résulte de l'essence même de la vie andine. C'est pourquoi la fête recommence chaque année, car c'est le peuple lui-même qui la prend en mains et en fait le prototype de ce que nous voulons que soit la vie, de ce que nous pensons qu'est la vie.

### Un engagement pour la vie de chaque jour

Si nous n'avons pas le souci d'approfondir le moins que ce soit sa signification réelle, la fête du **Seigneur-Splendeur-des-Neiges** ressemble à tout. Pour les uns, c'est une coutume d'attardés; pour d'autres, une manifestation d'hystérie collective; pour d'autres encore, un moment d'aliénation dans la rudesse de l'existence quotidienne. **Qoyllur Rit'i** est tout cela, certes, mais c'est heureusement quelque chose de plus. A savoir le sens de la conversion qui habite en profondeur les assistants et qui leur donne la force de vivre quand ils reviennent à la vie de chaque jour. A savoir, aussi, le sens du don que les pèlerins éprouvent devant la croix du Seigneur, et qu'ils doivent partager avec ceux de la communauté qui n'ont pu monter dans les neiges. C'est vraiment cela qui nous amène à nous brancher sur le Seigneur de la vie. Un Dieu des vivants et non pas un Dieu des morts. Voilà pourquoi, avec **Qoyllur Rit'i**, nous sommes nombreux à être fascinés par ce qu'il recèle d'authenticité, par ce qu'il représente d'expressions et d'aspirations d'un peuple face au chaos grandissant dans la vie d'ici et d'aujourd'hui.

Dans ces festivités, toutes les violences sont présentes et toutes sont maîtrisées pour recréer l'ordre du vivant: la violence coloniale, dans la contre-danse;

la violence de la langue, dans la personne du docteur et celle du **maqtacha** (2); la violence de la classe dominante envers les **maqtachas** qui sortent finalement victorieux; la violence de la guerre avec le Chili; la violence du coût de la vie... Tout cela constitue un chaos qui fait l'objet d'une remise en ordre symbolique et qui devient donc vie. La vie résultant de la justice restaurée dans les rapports humains. Sans équilibre, c'est-à-dire sans justice, il n'y a pas d'ordre, pas de vraie vie.

### Questions

La première qui vient à l'esprit est celle-ci: qu'est-ce que toute la violence qui nous entoure a à voir avec cette re-création de vie qu'est le **Qoyllur Rit'i**? Ce qui compte, dans la violence actuelle des assassinats, ce n'est finalement pas de savoir de quel côté elle vient, c'est de reconnaître et de dire qu'elle relève du chaos, de la mort. Toute violence qui n'est pas celle qu'on se fait à soi-même pour une conversion au don gratuit envers l'autre, est une forme d'injustice et une source de mort.

Il y a aussi un défi à relever au plan pastoral. Comment réintroduire des symboles vivants dans une catéchèse et une liturgie trop rationnelles? Comment passer de l'engagement symbolique aux gestes communautaires de l'existence quotidienne? Car si nous ne sommes pas capables de mettre à profit l'identification dont est porteuse la fête du Seigneur-Splendeur-des-Neiges, si nous ne sommes pas capables de favoriser le développement de toute cette symbolique émanant de la cosmovision andine, il en résultera le pire des désordres, la pire des violences, à savoir la désintégration d'un peuple et, à titre de conséquence, le champ ouvert à toutes les violences. Voilà bien le défi: on ne peut être un dévôt du Seigneur-Splendeur-de-Neiges si on ne participe pas, d'une manière ou d'une autre, à une re-création de l'ordre, à un jaillissement de vie.

---

(1) Fleur des bois aux pétales tubulaires rouges (NdT).

(2) Indien parlant espagnol (NdT).

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, indiquer la source DIAL)